

Et l'EPS dans tout ça ?

Jean Paul Julliand

1. L'image de l'EPS d'aujourd'hui parasitée par les souvenirs de l'EPS d'hier ?

N'oublions jamais qu'au bout de la « chaîne », se trouve un(e) journaliste ou un décideur (« rédac en chef », etc.), qui, dans l'absolu, a plus de marge de manœuvres que nous le pensons peut-être. Mais ce personnage a aussi un passé et donc un vécu d'élève, d'étudiant, de parent, de fils de..., de copain de..., etc... Qui plus est, nombre de responsables médiatiques sont issus de milieux plutôt favorisés, ayant souvent suivi une bonne part de leur scolarité dans l'enseignement privé ou dans des lycées « classiques » de centre ville ; sans parler d'une formation en école de journalisme, qui ne pousse pas du tout à sortir de la pensée unique.

Je vais donc être très franc. Je pense qu'une grande part du décalage, voire du déficit (de notre point de vue SNEP), de l'EPS au sein des médias vient d'abord des souvenirs très vagues, partiels, déséquilibrés (« On ne faisait que du badminton ! »), voire inexistantes, ou au pire douloureux, que cette matière a laissé chez nombre de décideurs médiatiques d'aujourd'hui, lors de leur propre scolarité.

Pour les plus anciens d'entre eux, ceci peut s'expliquer par un décalage temporel. L'EPS d'aujourd'hui n'est plus celle qu'ils ont connue. Mais pour beaucoup d'autres, il faut être conscient que sur une scolarité, un élève peut subjectivement passer « à travers l'EPS »... Un bon prof, de bonnes conditions de travail connus une année durant, n'effacent pas des années de « banalités », avec une EPS sans relief.

De plus, le quotidien est complexe. Des progrès extraordinaires, des temps de compréhension hors du commun, des moments extra-forts sur le plan humain, peuvent pourtant être zappés par l'un ou l'autre de nos élèves, voire par la majorité d'entre eux, qui, pris par le feu de l'action ou les préoccupations basiques des adolescents, ne mesurent pas nécessairement le poids de ce qu'ils vivent... dans l'instant.

Entre le vécu du prof et le vécu de l'élève, l'écart est grand, y compris sur ce terrain là. Et je ne parle pas ici seulement des écarts entre l'intention initiale du prof et la perception qu'ont les élèves de la tâche proposée. Au passage, je lance une question iconoclaste : **Est-ce que l'EPS réelle ne se cache pas trop souvent dans la seule intentionnalité du prof ?**

2. Peut-on « informer » les médias sur l'EPS d'aujourd'hui ?

Si les souvenirs ne suffisent pas, pouvons-nous montrer et/ou expliquer l'EPS aux décideurs médiatiques d'aujourd'hui ? Oui, nous pouvons. Mais ce n'est pas si simple que cela...

Et là, il nous faut revenir sur ce que sont réellement les séances d'EPS, vues de l'extérieur par un non spécialiste. Pour avoir filmé pour la télé, pour avoir filmé pour l'UFRSTAPS de Lyon, pour avoir visionné des kilomètres de vidéos filmées par d'autres profs d'EPS, pour avoir assisté à de multiples séances animées par des stagiaires ou par des collègues en formation continue, j'ose dire que, souvent, « on s'enmerde » en regardant une séance, surtout si on la regarde sans un œil averti et de façon un peu superficielle.

Sauf en cas de « drame » (chahut, bagarre, blessure, conflit, etc...), il ne se passe pas grand-chose de très parlant lors d'une séance basique. Dans les contextes les plus difficiles, l'enseignant se bat pour gérer les relations interindividuelles... et alors, le public éventuel nous plaint et nous accorde toute sa sympathie.

Dans les situations médianes, le prof semble « animer » une séance qui, souvent, paraît moins passionnante qu'un entraînement de club pour une équipe de benjamins... En gros, l'EPS ressemble à du sport, plutôt en moins bien (au sens esthétique du terme), car le niveau est plus faible et c'est souvent un peu plus le « souk » sur le plan organisationnel.

Il arrive que la didactisation de certaines activités crée de la surprise et donc de l'intérêt pour l'observateur. Je pense à la gym des années 90, style « Cours, tourne et vole » proposée par Paul Goirand, qui a – ou avait – un côté très télévisuelle. Mais je pense aussi à un extrait de « La vie rêvée des profs d'EPS », produit en 2000 par le SNEP. Du tennis de table basique ressemble à du tennis de table que je peux pratiquer dans mon garage. Du tennis de table, avec simplement deux cercles tracés à la craie sur la table et une prof qui pose des exigences précises en rappelant les consignes, devient une situation très explicite pour nombre de spectateurs, qui comprennent alors assez facilement les progrès visés... et parfois réalisés.

Car le plus dur consiste (dans les médias, comme dans la vraie vie) à bien identifier les moments où se jouent et où se concrétisent les progrès. De même que j'ai rarement vu un élève résister à un progrès perçu, j'ai rarement vu un décideur médiatique ne pas craquer devant des élèves qui apprennent... quand ça arrive et quand ça se voit...

Autre difficulté de la vraie vie des enseignants d'EPS (et d'ailleurs) : ce qui marche aujourd'hui ne marchera peut-être pas demain... et vis et versa. Qui n'a pas été planté par une classe « en or » lors d'une inspection ou lors de la visite de stagiaires ?

3. Faire de l'extraordinaire avec de l'ordinaire !

Plus généralement, nous butons sur l'un des paradoxes des médias et des journalistes : faire de l'extraordinaire, du passionnant, du théâtralisé, etc. - Bref, un peu d'émotion pour embarquer la raison, sans quoi la transmissions n'est pas évidente, ... - avec de l'ordinaire ; enfin à ce qui ressemble de l'ordinaire.

La formule classique consiste à dire que « l'ON ne s'intéresse jamais aux trains qui arrivent à l'heure ! ». Ma réponse est : « Sauf si ON fait un reportage sur les conditions extrêmement complexes, qui font que justement les trains arrivent à l'heure ». Et puis qui est « ON » ? La tendance est forte de décider pour l'autre... Le décideur médiatique sait ce que le peuple veut lire, veut voir, veut écouter... Plus exactement, il croit savoir et ainsi se met en place un cercle vicieux.

En effet, il est délicat de parler aux gens de ce dont on ne leur a jamais parlé, car ils ne s'y intéressent pas... et pour cause. Pour moi, l'extraordinaire à montrer en EPS ce sont les progrès, les pas en avant, les transformations, même s'ils passent par des échecs momentanés... Lors d'un contact avec les

médias, il faut bien nous convaincre que nous aurons au départ, souvent, à **déconstruire une image de l'EPS pour tenter d'en reconstruire une nouvelle.**

4. Une image de l'EPS qui risque d'être parasitée par celle du sport et par les phraséologies STAPSIENNES.

A chaque fois, que j'ai eu à travailler avec mes collègues journalistes (j'étais producteur et non pas journaliste) ou à leur « vendre » de l'EPS en tant que prof-syndicaliste, j'ai été frappé par leur réaction première. Ils réagissaient d'abord en anciens élèves, en parents, en sportifs, ou en anciens sportifs (souvent les plus dangereux de nos faux amis ; un peu comme l'ours de la fable), en parents d'enfants inscrits en clubs sportifs ; car l'autre difficulté bien connue est la confusion éternelle : EPS et SPORT...

Pour faire simple, je résumerai ma pensée. Le déficit d'image de l'EPS dans les médias vient d'abord de notre faiblesse à définir vraiment ce qu'est l'EPS et je rajouterai : à la définir en termes simples et compréhensibles de tous. Les phraséologies des STAPS – qui se posent rarement la question de la communication grand public, mais qui semblent au contraire se complaire dans l'ésotérisme pour être plus « universitaires que les universitaires » - n'arrangent rien. Le charabia des programmes et les discours sur les compétences ne finissent-ils pas de nous ligoter pour communiquer avec le grand public ?

Mais je crois que, sur le fond, c'est parce que nous ne sommes pas encore assez au clair, notamment sur les rapports entre EPS et SPORT, que nous sommes en difficulté pour vulgariser une image forte et juste de l'EPS. « Ce qui se conçoit bien, s'annonce... »... enfin, la plupart du temps...

En revanche, quand certains de ces décideurs médiatiques deviennent, ce que j'appellerai « des parents concernés », dans un établissement où l'EPS fait un tabac, le rebond médiatique peut-être énorme... On arrive ainsi à un article dithyrambique dans le journal « Le Monde », comme ce fut le cas à Lyon en plein plan Soisson de 1978.

Je ne développe pas les autres déficits classiques et historiques de l'EPS en matière d'image, mais je les cite pour mémoire : « EPS... matière secondaire », qui n'a même pas un vrai pilier à elle dans le socle commun. « EPS... matière utile aux autres matières »... Peut-être plus fondamentalement : « EPS... matière d'apprentissage par l'action », socialement dévalorisée dans les classes supérieures, comme nombre d'apprentissages par l'action (mais, comme c'est étrange, ne n'est pas la cas de la formation du chirurgien !), face aux apprentissages que l'on baptise de conceptuels... etc...

5. Et pourtant nous avons des points forts

Pour tenter de mieux « vendre » l'EPS aux médias, il faut bien avoir conscience des contraintes spécifiques des différents médias, mais aussi savoir profiter de nos points forts.

Par exemple, nous sommes souvent externalisés dans des gymnases, stades, piscines, etc... Il est donc assez facile physiquement (administrativement c'est un peu plus complexe) pour nous de faire entrer un œil externe dans une séance d'EPS ; ce qui n'est pas du tout pareil dans une salle de classe « classique ». Il faut savoir qu'un(e) journaliste de la presse écrite ne se remarque presque pas. Un reporter radio un

peu plus... En revanche, une caméra provoque souvent pas mal de perturbations... du moins au début. Attention, « l'œil de la caméra » est sous contrainte administrative, liée au droit à l'image, notamment pour les élèves mineurs. Il en est de même pour les interviews radios ou écrites.

Néanmoins, un décideur médiatique peut entre en contact et ainsi « voir et sentir » assez facilement de l'EPS. Après ce joue un moment fort : expliquer, commenter, convaincre... répondre aux interviews.

Autre point fort. L'EPS peut donner lieu à de belles images, vivantes, variées et assez parlantes. La caméra aime mieux la danse, le basket, le kayak ou le judo que les mathématiques. Mais les « belles » images ne sont pas si simples à obtenir, car la comparaison avec le sport est vite là. J'ai passé une cassette de vingt minutes à filmer des élèves de quatrième jouant au volley en 4/4, avant de réussir à mettre en boîte un échange de trois ou quatre touches de balles... sur les deux équipes.

En revanche, j'ai capté des images qui « parlent bien », dans une situation de 2/2 en classe de 6° lors d'une situation de volley fortement didactisée... Même chose en foot mixte en classe de 3° avec une hétérogénéité maximale (garçon cadets à l'OL/filles quasi débutantes)... Il est clair que, pour moi, la médiatisation de l'EPS et donc sa vulgarisation passera les progrès que nous serons capables de faire en la didactisant. Autrement dit en la rendant lisible et transformatrice pour nos élèves – sans pour autant qu'elle perde son sens le plus profond, ni son rapport à la culture – nous nous donneront une chance de pourvoir la rendre visible pour le grand public.

On en revient donc à ma question préalable : « Qu'est-ce que c'est que l'EPS ? ».

Jean Paul Julliard